

BARRANCOS, Portugal.

(Grégoire Fabvre)

HISTOIRES DE FRONTIERES

Barrancos est un village portugais de 2000 habitants, situé à l'extrême Est du « Baixo Alentejo » territoire frontalier de l'Estrémadure et de l'Andalousie. Les royaumes d'Espagne et du Portugal se disputent pendant des siècles cette région dite de La Contenda, isolée et dépourvue de frontières naturelles claires. En 1893, les deux pays s'accordent enfin sur une délimitation stable, confirmée en 1926, de leurs territoires respectifs dans la région. Cette « Terra de Ninguém », « la Terre de Personne », fut divisée à parts égales : Barrancos bascula définitivement du côté Portugais tandis que sa cousine éloignée de 12 km, Encinasola, revenait à l'Espagne.

En 1933, Salazar prend le pouvoir au Portugal et installe son régime autoritaire : *l'Estado Novo*. Il met en place une police politique (la PVDE devenue PIDE en 1945) chargée de surveiller la population, chasser les opposants au régime et appliquer la censure. Dès les premiers mois de la Guerre d'Espagne, Salazar apporte son soutien à Franco dans sa lutte contre les Républicains. Dans la région de Barrancos comme ailleurs, afin d'éviter toute contagion révolutionnaire, la frontière est renforcée. Il devient impossible aux barranquenhos de se rendre en Espagne légalement tandis que nombre de républicains espagnols pourchassés viennent se réfugier dans les collines et forêts d'alentour. Les habitants de Barrancos, solidaires, tiennent secrètes les caches des réfugiés. La nuit, ils les ravitaillent en nourriture et en eau. Parfois même ils les hébergent et leur trouvent du travail sous une fausse identité. Un grand nombre de ces réfugiés resteront après la fin de la guerre. Cette relation forte entre les habitants de Barrancos et leurs voisins espagnols - notamment d'Encinasola et d'Aroche - sera maintenue clandestinement tout au long de la dictature, particulièrement à travers la contrebande de café.

Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, la noblesse court les taureaux selon les mêmes règles dans toute la péninsule. À la suite de la Guerre de Restauration, le Portugal voulant se démarquer de l'influence culturelle espagnole, ne suit pas la même évolution tauromachique. Tandis qu'en Espagne les classes populaires s'approprient la pratique taurine à travers la corrida à pied, le Portugal conforte la forme aristocratique de sa tauromachie, celle des cavaliers. Cette « séparation » est particulièrement manifeste au XIXème siècle avec la codification définitive des spectacles taurins espagnols et portugais et l'exacerbation des sentiments nationaux. Si, des deux côtés de la frontière, on emploie la même expression pour désigner le spectacle tauromachique, « *F(i)esta Nacional* », cette appellation révèle dès lors deux « idéologies » diamétralement opposées. Cette séparation doit toutefois être nuancée sur trois points :

- Même si, du côté espagnol, on néglige bien souvent son influence, la corrida portugaise a joué un rôle important dans le renouveau de la corrida à cheval (*Rejoneo*) en Espagne dans les années 1920.
- Bien que la prédominance de la *Tourada* (corrida portugaise) a contraint les toreros portugais comme Vitor Mendes à faire leur carrière à l'étranger, la tauromachie à pied, bien que marginale, n'a cependant jamais cessé d'exister au Portugal.
- On notera enfin que, dans la *Tourada*, la classe populaire est représentée par les *Forcados*.

« NOSSA SENHORA DA CONCEICAO » :

On raconte qu'il fut un temps, trois siècles au moins, l'ensemble des habitants de Barrancos travaillaient pour un seul et même propriétaire terrien. Afin de distraire ses ouvriers agricoles (et peut être prévenir les mécontentements), celui-ci eut l'idée d'organiser une fête. À cette occasion, il offrit à la population l'un de ses taureaux avec lequel les Barranquenhos « jouèrent ». Puis ce taureau fut tué, sa viande découpée et répartie dans chaque famille.

Cette fête, se répétant chaque année, devint une tradition. Une fois l'an, il était ainsi permis de manger du taureau. L'Église s'empressa de donner à cette fête « profane » un caractère sacré en la dédiant à « Nossa Senhora da Conceição » célébrée du 28 au 31 août.

Au cours des siècles, la forme du jeu taurin pratiqué à Barrancos a suivi la même évolution que les courses de taureaux en Espagne. De même évoluèrent les caractéristiques des taureaux et le nombre que l'on « *lidiat* » pendant la fête (aujourd'hui cinq taureaux).

La construction de « l'arène » commence à partir 15 août. Tout autour de la place centrale du village, dite « de la Liberté », on monte les *tabuados* avec des rondins de bois, des planches, des vis et de clous. L'alignement des poteaux qui soutiennent l'édifice ainsi que les niveaux sont pris « à la corde ». La façade de l'église et celle de la poste disparaissent sous la construction. Sur la partie haute des gradins, on peint les numéros des places payantes sur les bancs en bois, à l'exception des deux premières rangées, gratuites et inconfortables.

En dessous des gradins, au ras du sol, derrière les barrières protectrices, les familles barranquenhos aménagent elles-mêmes l'emplacement qu'elles occuperont pendant les corridas. Les anciens viennent clouer de larges planches sur lesquelles ils ont peint, il y a plusieurs années, le mot « *RESERVADO* ». Dans ce qui ressemble fortement à un poulailler, la famille entière s'entassera au moment de la course, malgré une visibilité quasi nulle. Tradition.

Cette forme de construction à la fois rudimentaire et savante apparaît pour la première fois en 1919. Avant cela, on disposait en cercle des charrettes pour délimiter le *ruedo* sur la place centrale.

La veille des festivités on répand le sable sur le sol pavé de la place.

La fête commence le 28 août en fin de journée. Après la messe, procession de la statue grandeur nature de « Notre Dame de la Conception » dans les rues pentues du village. Dès la nuit venue, la fête religieuse cède la place à la profane: bal, alcool, danse et, au matin du jour suivant, l'*encierro*. Aux premières lueurs du jour, on abandonne le bal pour se rendre directement sur le parcours de l'*encierro*, ce « *petit Pamplona* », comme l'appellent les habitants de Barrancos. On sort deux taureaux les 29 et 30 août, un taureau et une vache le 31.

Les taureaux remontent un par un la rue pentue de l'église jusqu'à la Place de la Liberté. On regarde passer l'animal ou on court devant, selon sa témérité et son degré d'alcoolémie. Une fois sur la place, le mayoral et son assistant se livrent à des prouesses de précision et de calme : une corde tendue d'un bout à l'autre des gradins flotte dans les airs, un lasso à peine plus large que les cornes de l'animal en son milieu. Les deux hommes doivent faire coulisser la corde afin de déposer doucement la boucle à la base des cornes du taureau en mouvement (mais surtout pas autour du cou). Une fois cette délicate opération réalisée, on tire un coup sec et le nœud se resserre. Le taureau ainsi encordé est mené jusqu'au box où il patientera jusqu'à l'heure de la corrida.

A midi, on mange, on se douche, on dort brièvement.

Vers 14h, les jeunes investissent la Place de la Liberté et s'approprient les deux rangées gratuites en déposant des bouteilles remplies de sable ou en y accrochant un mouchoir. C'est ainsi depuis toujours.

L'arène se remplit, les pompiers arrosent le sable, les toreros arrivent.

La corrida commence à 18h. Les taureaux sont *lidiés* puis mis à mort par des toreros espagnols, sud américains ou portugais. Le soir tombe. Flamenco, Sevillanas. On danse, on boit. Le soleil se lève, tout recommence.

Le 31 août au soir « Nossa Senhora da Conceicao » prend fin officiellement. Mais le premier septembre, on profite une dernière fois des arènes avant leur démontage. Une vache sans trop de corne est lâchée sur la place. Les barranquinhos s'amusent longuement avec, jouant à se faire peur. Certains effectuent des *quiebros*, d'autres s'essayent aux *Chicuelinas* avec des capes délavées. Cette journée rappelle certainement beaucoup à ce qu'était la fête d'origine.

Comme dans tout le Portugal, après la Deuxième Guerre Mondiale, les difficultés économiques ont obligé de nombreuses familles de Barrancos à chercher du travail à Lisbonne et en Europe (France, Suisse, Belgique). Ainsi s'est constitué une véritable diaspora barranquenha : il a moins de barranquinhos résidant à Barrancos que d'exilés. La semaine consacrée à « Nossa Senhora da Conceicao » et à ses taureaux est l'occasion pour tous de revenir sur leurs terres d'origine, de renouer avec leurs racines.

Dans le reste du Portugal, on regarde avec un peu de méfiance ce village isolé dont on ne connaît que deux choses: sa « corrida de mort » et son dialecte étrange, le « barranquenho ». On en conclut que son identité, sa culture, n'est ni vraiment portugaise, ni vraiment espagnole. Le « barranquenho » est un dialecte qui mélange le portugais, l'andalou et l'estremégne, la langue de l'Estrémadure. Selon les recherches récentes des linguistes, ce dialecte serait apparu dès la naissance du village, constitué dès son origine d'une population au langage mixte, hispanique et lusitanien.

A l'image de son dialecte, l'identité barranquenha n'est donc pas le simple fruit d'un syncrétisme hispano-portugais récent. Lors de « Nossa Senhora da Conceição », on célèbre cette double culture tout en restant fidèle à la forme la plus ancienne des festivités. Comme ils le disent eux même, la cérémonie religieuse représente leur identité portugaise. C'est la part sacrée évidente. La « corrida de mort » et l'*encierro*, part espagnole, paraît profane. Elle renvoient en fait profondément aux origines populaires sacrées de cette fête : pour les paysans, la mise à mort du taureau a toujours été un véritable sacrifice permettant de réunir la collectivité autour de repas à caractère sacramental. Aujourd'hui comme jadis, le lendemain des courses, les barranquinhos se pressent toujours à la boucherie afin d'acheter la viande de « leur taureau » mangée en famille et avec les amis.

LA MORT EN QUESTION

Depuis 1928, la loi portugaise interdit le « massacre public des taureaux ». À Barrancos, cette loi n'a jamais été respectée. Les autorités centrales ou régionales n'ont jamais pu venir à bout de la tradition.

Car si les corridas avaient lieu en plein centre du village, aux yeux de tous, cela se passait dans la plus grande clandestinité administrative. L'organisation de la fête étant déléguée à une commission indépendante et sans aucune identité juridique, aucune remontrance ne pouvait être faite aux maires successifs de Barrancos. De plus, les habitants pratiquaient une sorte d'omerta médiatique: il n'y avait aucune annonce officielle de la fête ni des *cartels* hors de Barrancos.

Dans son article « *Barrancos en scène, ou une métaphore du Portugal d'aujourd'hui* » Luis Capucha écrit:

« Chaque année la commission des fêtes devait, à cause de la prohibition, se rendre personnellement au tribunal de Béja et en revenait sans inculpation par manque de preuve. En effet, au moment présumé de la mise à mort des taureaux, aucune autorité [de Barrancos] ne se trouvait dans la place. Il n'y avait aucun témoin embarrassant. »

De cette façon, l'administration de Barrancos, ses maires et sa police locale, se trouvaient dégagé de toute implication dans le rituel de mort barranquenho. Pour stopper le déroulement de la fête, les forces de l'ordre auraient du, en conséquence, s'en prendre directement à la population. S'il y eu à plusieurs reprises des tentatives de répression - une année, la police bloqua toutes les routes menant à Barrancos entre le 28 et le 31 août - la tradition ne s'est jamais interrompue.

Comme aucun torero portugais ne pouvait mettre à mort un taureau sur le sol portugais, certains vinrent à Barrancos sous une fausse identité. Démasqués par les autorités, ils étaient emprisonnés et parfois maltraités. La plupart des toreros étaient donc pour la plupart sud-américains ou espagnols, très souvent des *maletillas* ayant passé la frontière clandestinement.

Pendant un temps, m'a-t-on raconté sans plus de précisions historiques, la frontière passait au milieu de la place de la Liberté. L'église était du côté espagnol, le bureau de poste du côté portugais. La corrida avait lieu sur la place normalement jusqu'au moment de l'estocade. Là, le matador plaçait son taureau du côté espagnol et le tuait. Ainsi, il n'y avait pas d'infraction à la loi. Nul ne pouvait dire qu'un taureau était mort au Portugal ! Quand la frontière fut déplacée à la sortie du village, que Barrancos fut totalement portugais, on continua longtemps à tuer les taureaux du côté de l'église.

En 1998, les « protecteurs des animaux », relayés par certains ministres, déclenchent la polémique autour de Barrancos et de sa pratique taurine. Le non respect de la loi de 1928 (renforcée en 1995) est dénoncé dans de nombreux médias et les représentants de la mairie de Barrancos ainsi que les membres de la commission des fêtes sont alors convoqués au tribunal de Lisbonne.

Dès lors, Barrancos se trouve sous le feu des projecteurs: chaque semaine, des articles de journaux imprécis ou tendancieux décrivent la corrida de mort barranquenha. Les hommes politiques débattent (avec plus ou moins de sincérité) sur les chaînes de télévision et les « anti-corrida » multiplient les provocations... Plus personne ne peut ignorer Barrancos.

Face à cet emballement médiatique, les barranquenhos se mobilisent. En mai 1999, des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, se rendent en bus jusqu'à Lisbonne pour manifester leur *aficion* devant le tribunal et rétablir la vérité sur les faits déformés par les médias.

Les avocats soutenant la tradition barranquenha mettent en avant un article de loi qui stipule qu'au Portugal « toute tradition de plus de cent-cinquante ans fait loi ». Et grâce à un travail minutieux de recherches dans les archives du village, ils parviennent à prouver que les corridas de mort existaient déjà à Barrancos en 1872. La bataille juridique et médiatique fait rage jusqu'en juillet 2002. Finalement, sous l'impulsion du Président Jorge Sampaio, le parlement adopte une loi de protection des animaux dont l'article 4 stipule :

« La réalisation de quelconque spectacle avec taureaux de mort est exceptionnellement autorisé dans le cas d'une tradition locale qui se serait maintenu sans interruption durant les cinquante années précédant l'entrée en vigueur de la présente loi, et ce, dans une forme d'expression populaire identique, et au cours des mêmes dates de réalisation de cet événement historique. »

Avec subtilité - puisque cet article ne s'applique en fait qu'à Barrancos sans jamais citer son nom - cette loi autorise la mise à mort des taureaux lors des festivités de « Nossa Senhora da Conceição », lui confère le statut d'exception culturelle. Mais pour cela, la fête doit rester identique à ce qu'elle était il y a cinquante ans. C'est désormais de par la loi que « Nossa Senhora da Conceicao » aura lieu chaque année du 28 au 31 août et que les arènes seront toujours construites de la même manière.

L'année suivante, plus de 20000 personnes viendront participer à la fête, défenseurs ou opposants se pressant dans ce bastion symbolique, sous les projecteurs des chaînes de télévision. Aujourd'hui, la fièvre médiatique est retombée, et la fête de Barrancos a retrouvé son parfum d'origine, désormais en toute légalité.

COURIR LE TAUREAU A BARRANCOS

La polémique autour de la mise à mort occulte selon moi l'aspect fondamental de la corrida barranquenha : on y torée à pied, comme en Espagne. Dans un pays où la *tourada* est la forme de tauromachie prédominante, courir devant un taureau (*encierro*) et le toréer à pied est riche de sens.

« De la « résistance » :

Un taureau vous fonce dessus. Vous fuyez. Normal : vous êtes homme, après tout. Un taureau fonce sur le torero. Il demeure où il est. Normal : il est torero, après tout. Cette attitude « torera », consistant justement à ne rien faire – ne pas fuir, ne pas reculer, ne pas rompre, ne pas ciller -, c'est ce qu'on appelle l'aguante. C'est un des rares termes intraduisible du vocabulaire taurin (maintien ? endurance ? fermeté ?). Nous avons choisi « résistance », qui évoque la fermeté défensive du combattant qui protège son territoire. ! No pasaran ! Il ne passera pas. L'ennemi. Plus modestement ici, l'adversaire, le taureau. Ou plutôt : il passera, mais pas par moi. Il passera, mais là où je le ferai passer.

La « résistance » est tout uniment un acte et une vertu. Ce n'est pas encore la tauromachie, mais c'en est le fondement. »

« Philosophie de la Corrida », Francis Wolff chapitre 4 « Deux éthiques de la liberté. Le torero de Paco Ojeda et celui de Jose Tomas ».

Ce postulat proposé par Francis Wolff – l'acte de résistance comme fondement symbolique de l'art du *toréo* – me semble apporter un éclairage saisissant au « cas particulier » de Barrancos. L'attitude du torero face à l'animal, son *aguante*, est la métaphore parfaite de l'attitude résistante des barranquenhos au cours de l'histoire. Afin de mieux cerner la spécificité de la corrida Barranquenha, appliquons l'interprétation symbolique de Wolff à la tauromachie pratiquée dans le reste du Portugal : la *tourada*. Comparons les rôles symboliques joués par le cavalier et les *forcados* au cours d'une *tourada*, à celui du torero à pied.

Lors d'une *tourada*, le cavalier et sa monture interviennent lors des deux premiers *tercios* de la course, développant avec élégance et noblesse l'art de l'esquive et la pose de banderilles. De manière ostensiblement arrogante, il interpelle le public avant chaque intervention puis répète les tours d'honneur avec sa monture. Au deux tiers de la course, lorsque la fatigue ne permet plus au taureau de répéter les efforts, le cavalier conclut par une ultime pose de banderille et se retire. Coup de trompette.

Les *forcados* entrent en piste pour y effectuer la *pega* (le dernier *Tercio*) : comme s'ils marchaient sur des œufs, les 8 jeunes gens se positionnent en file indienne face au taureau qui reprend son souffle près des barrières. Le *forcado* le plus proche de l'animal attire son attention, provoque sa charge et l'accueille de plein fouet : il est soulevé par la tête du taureau, dans le berceau des cornes et traîné sur plusieurs mètres. Le taureau bouscule les huit jeunes gens comme des dominos avant d'être immobilisé par le poids des corps.

La structure symbolique d'une *tourada* met en opposition la figure du cavalier, noble, et celle des *forcados* issus de la classe populaire. Cette hiérarchie sociale est parfaitement codifiée. Elle est visible dès le paseo (*appelé ici cortésias*) puis dans le déroulement chronologique du spectacle. Les costumes - costume Louis XV pour le cavalier, costumes folkloriques pour les *forcados* - ainsi que les attitudes théâtrales exagérées renforcent l'appartenance sociale des protagonistes.

Si le cavalier et sa monture expriment une domination totale sur le taureau, les *forcados* sont eux, au même niveau que l'animal sauvage. Après le passage du cavalier, ils ont face à eux un taureau fatigué, dont la charge, bien moins noble qu'en début de course, s'avère plus dangereuse. Dans une attitude alors sacrificielle, ils affrontent ce taureau à « main nu », sans artifices (ni cheval, ni cape, ni muleta).

La différenciation sociale des intervenants ainsi que les actes taurins effectués sont porteurs d'une symbolique assez évidente : on pourrait dire que les *forcados*, ces « pauvres », n'ont que les « restes » laissés par l'aristocratie. Ils doivent alors s'unir, faire preuve de solidarité et de bravoure face à l'animal sauvage, pour sauver leur vie. C'est une véritable « lutte des classes » tauromachique.

Comparons maintenant la figure du *forcado* à celle du torero à pied.

Ils sont tous deux issus des classes populaires (ainsi que les coureurs d'*encierro*, dans un contexte différent), contrairement aux *rejoneadores*. Ils sont les représentants symboliques du peuple et se présentent à pied face au taureau. D'un point de vue « sociologique », la figure du *forcado* et celle du torero semblent identiques. Pourtant, leur attitude face à l'animal sauvage, la nature même de l'acte taurin qu'ils effectuent en piste, révèle une opposition symbolique fondamentale.

La *tourada*, au moment de la *péga*, établit un rapport de force brutal entre les *forcados* et l'animal sauvage. La finalité est de stopper la charge du taureau, d'immobiliser l'opposant (*parar*). Pour cela, la bousculade est nécessaire, il s'agit justement de se « faire prendre » dans un sacrifice consenti. On s'expose à la force de l'adversaire, on arrête le temps.

L'art du *toréo* est autre. On dévie la charge de l'adversaire, on utilise sa force pour la prolonger ailleurs, on ralentit le temps sans jamais le rompre totalement (*templar*). C'est l'art du détournement. On se joue de l'opposant. Se faire prendre par le taureau est le drame du torero.

Pour immobiliser le taureau, stopper le temps, les *forcados* se mettent à plusieurs : l'union fait la force. « *No Passara* ». Le torero, seul, doit disparaître, s'effacer derrière la muleta ou la cape, « *tromper sans jamais mentir* ».

Si les *forcados* proposent une résistance frontale à la charge de l'opposant, le torero développe avec cape et muleta une relation construite, élaborée afin de détourner le danger. L'opposant devient partenaire. Deux formes de résistance, d'*Aguante*. Deux attitudes existentielles différentes : la *tourada* (au moment de la *Pega*) établit une relation conflictuelle entre l'homme et l'animal alors que la corrida incorpore cet animal sauvage (cette « matière brute ») dans un processus artistique. Communion de la nature et de la culture.

Cette comparaison de la symbolique des rôles joués par les *forcados* et les toreros, permet d'expliquer la signification profonde de la corrida barranquenha :

La culture taurine de Barrancos est indissociable de son histoire géopolitique. Qu'on y ait suivi l'évolution tauromachique Espagnole plutôt que Portugaise est significatif. A Barrancos, on s'identifie au torero à pied bien plus qu'aux *forcados*. L'art du *toréo* est la métaphore puissante de l'attitude résistante des barranquenhos au cours de l'histoire.

Face à l'oppression des dictatures de Salazar et de Franco, les barranquenhos ont compris que la résistance frontale est vouée à l'échec. On contourne donc l'autorité, on se joue d'elle plus qu'on ne l'affronte directement. Dans cette région de la Contenda, la contrebande joua un rôle fondamental : traverser la frontière, faire passer la marchandise, préserver le lien avec le voisin espagnol nous rappelle étrangement le vocabulaire taurin : se croiser, lier les passes...

Cette analogie permet d'inscrire dans une problématique symbolique la question suivante: comment et pourquoi court-on le taureau à Barrancos ?

A Barrancos on court devant le taureau comme on fuyait la guardia civile ou la PIDE. Des lois de 1928 aux polémiques en 1998, le temps passe... on résiste. Entre Espagnols et Portugais, on se fait passer le café. Avec Franco et Salazar, le courant ne passe pas. Les contrebandiers passent la frontière, les toreros font passer les taureaux. Mise en abîme. Ici on tue le taureau à ciel ouvert et on le mange. Interdit d'interdire. Art du mouvement, déplacement des forces. Pour tenir sa position, on contourne et on passe. Mandar, Parar Y Templar.

« PASSARA »

J'ai réalisé le film documentaire « Passara » au court des fêtes de « Nossa Senhora da Conceição » de 2009 et 2010.

En me rendant pour la première fois à Barrancos je pensais trouver un village isolé, replié sur lui-même, hors du temps, véritable bastion symbolique de la résistance taurine, maquis de l'*aficion*. Ce « sujet en or » me permettrait de révéler le caractère transgressif de la corrida de mort dans notre société moderne, son anachronisme, à travers un manifeste audiovisuel en faveur de la *fiesta brava*.

Les rencontres, la découverte des histoires humaines, le partage des expériences et des sentiments révèlent la vérité profonde d'un peuple au-delà des idées générales que l'on s'en fait à distance. C'est le vrai sujet d'un film. A travers de nombreux entretiens, les habitants de Barrancos m'apprennent beaucoup sur leur tradition taurine et leur histoire géopolitique, mais surtout, ils me révélèrent la nature profonde de leur identité : le « *ser barranquenho* » (être barranquenho).

Contrairement à ce que j'avais pu imaginer, cette tradition taurine n'était en aucun cas pour les barranquenhos le prétexte à un repli identitaire, encore moins à une quelconque revendication indépendantiste. A chaque occasion, ils revendiquaient leur double culture - espagnole et portugaise - avec autant de virulence qu'ils défendaient leur tradition taurine.

Une véritable morale collective, indissociable de leur *aficion a los toros* accompagnait chacune de leurs interventions et révélait cette singularité barranquenha: *La résistance ET l'ouverture comme éthique de la liberté*.

Si la pratique de la corrida de mort fut indéniablement au cours de l'histoire de Barrancos une transgression de l'autorité centrale, l'image de leur attitude résistante, elle demeure avant tout la marque d'une « *aficion a los toros* » transfrontalières. En intitulant mon film « Passara », je fais référence au mot d'ordre anti-franquiste « *No Passara* ». Mais comme à Barrancos il est « interdit d'interdire » le « *No* » n'a pas lieu d'être. A Barrancos, il faut justement passer, ou faire passer (la contrebande, les réfugiés, les taureaux).

Le dialecte barranquenho lui aussi révèle l'ouverture d'esprit, le caractère accueillant des habitants. A l'origine, ce dialecte est né afin d'intégrer les populations venant d'Andalousie, d'Estrémadure et du Portugal. Plus tard il fut très utile lors de la guerre d'Espagne et pour la contrebande. Jamais il ne fut opposé à la langue Portugaise étatique.

Aujourd'hui, Dany, âgé de 11 ans nous dit ceci: « *Lorsque l'on est avec un espagnol on parle espagnol, avec un portugais on parle portugais, lorsqu'on sait parler français on le fait à la première occasion, et entre nous on parle barranquenho, notre dialecte. Mais il n'y a aucune séparation là-dedans. Il n'y aucune frontière entre les gens* ».

De nos jours, les pays européens vivent en paix les uns avec les autres. Ici, les dictatures et les guerres ont disparu, les frontières sont ouvertes. Les individus circulent librement, comme les informations. L'échange culturel est plus que jamais favorisé. Les modèles politiques et économiques sont ceux de la mondialisation, la globalisation, le libre échange économique... Paradoxalement, ici et là, des cloisonnements identitaires apparaissent. On manifeste son appartenance ethnique, culturelle, religieuse... les revendications régionalistes, communautaristes, traditionalistes, indépendantistes unissent des groupes d'individus.

Dans les rues de Barcelone, si vous demandez votre chemin en castillan il arrive qu'on ne vous réponde pas. J'en ai fait l'expérience. Le syndrome Catalan, s'il est particulier, n'est hélas pas un phénomène isolé. Un jour, en gare de Bruxelles, je fus ostensiblement ignoré par le guichetier Flamant censé me donner les horaires de trains.

Dans chaque civilisation humaine, le sentiment d'appartenance est induit par la dimension sociale de notre identité. Nous nous inscrivons, dès notre naissance, dans des groupes sociaux plus ou moins larges (famille, pays...). Les cérémonies, les rites, les traditions folkloriques, les langues et dialectes parlés par des communautés d'individus sont autant de marqueurs sociaux. Elle matérialise « l'originalité » d'une culture dans sa diversité. La transmission intergénérationnelle d'une identité culturelle donnée est nécessaire et vouloir la préserver dans le temps est légitime.

Ce sentiment d'appartenance ne devient dangereux que lorsqu'il motive le rejet, par distanciation ou différenciation, de la culture « des autres ». C'est alors que, pour affirmer son appartenance identitaire, on se positionne contre « l'opposant »: le voisin, l'étranger, l'ennemi historique, voir de manière parfaitement absurde le « *monde qui nous entoure* ». On affirme que notre identité culturelle est menacée, on s'arque bonte sur ses traditions, pour préserver sa langue régionale en péril on s'efforce de ne parler plus qu'elle. Quand le contexte ne nous propose pas, spontanément, d'opposition claire, on s'invente des combats idéologiques à mener, des causes à défendre : par exemple, la « cause » des animaux...

D'ici quelques mois, la corrida va disparaître en Catalogne. Les députés ont voté. La polémique médiatique engendrée par cette prohibition sert les intérêts politiques des indépendantistes catalans. A travers la corrida, c'est au pouvoir central madrilène que l'on s'oppose. En présentant la *fiesta nacional* comme symbole de la domination étatique espagnole, on occulte pourtant la riche histoire taurine de la Catalogne. Cette instrumentalisation est un fait grave. S'il ne s'agissait pas de corrida, la prohibition d'une pratique culturelle par un parlement au sein de la Communauté Européenne ne serait pas tolérée : on parlerait sans doute de totalitarisme.

Or, bien au delà de la Catalogne la corrida est un sujet sensible, polémique, qui divise, oppose.

Notre société contemporaine industrialisée a vu disparaître largement le monde paysan, modifiant considérablement notre relation à l'animal. Les souffrances physiques, la vision de la mort sont de plus parfaitement occultées - maladie et vieillesse se cachent dans des lieux clos, hôpitaux et maisons de retraite. Dans ce contexte aseptisé, voir vivant l'animal que l'on mange devient tabou et l'image de la mort semble devoir être confinée au cinéma, aux journaux télévisés, aux jeux vidéo. Cela ne laisse pas de trace. La corrida - spectacle de la « mort vraie » et de notre domination sur les autres espèces vivantes - est alors, de fait, transgressive.

Le débat passionné autour du taureau mis à mort est infini. Les arguments, s'ils ne manquent pas, se répondent dans le vide, sans impact sur l'interlocuteur. Face à cette impasse, certains aficionados recourent à une argumentation traditionaliste. La tradition serait l'ultime rempart contre les attaques moralisantes des anti-corrida, l'argument final, irréfutable, permettant de protéger la *fiesta brava*.

Employer le terme de « tradition » pour parler de la culture taurine, de sa pratique et de sa fête est selon moi une erreur, pour plusieurs raisons.

- L'argumentation traditionaliste des aficionados est porteuse d'une idéologie assez proche de l'attitude Catalane. Elle sous entend un repli identitaire, un cloisonnement vis à vis des autres cultures. Car on ne défend jamais LA ou LES traditions, mais SA tradition. « *Qui aime les chats aime tous les chats. Qui aime les chiens n'aime pas les autres.* » (Rolland Topor)

- Lorsqu'une idéologie s'empare d'une pratique culturelle populaire on l'appelle généralement « tradition ». L'Histoire est jalonnée d'exemples où les traditions (quel qu'elles soient) ont servi des intérêts idéologiques et politiques néfastes.

- Le terme de « Tradition » est pratique (Je l'ai moi même employé allègrement tout au long de ce texte.) puisqu'il nous évite de longs discours : c'est la tradition ! Point. Appellation d'Origine Contrôlée, terme générique facile qui peut même revêtir un sens juridique. Mais dire de la fête annuelle de Barrancos qu'elle est une tradition, la décrire comme telle ou la revendiquer, ne révèle finalement pas grand chose de son identité. Cela revient à dire du flamenco que c'est une musique arabo-andalouse sans tenir compte du sens des paroles, du *sentimiento*, du *duende*... Accéder au niveau profond de signification d'une pratique culturelle nécessite un travail d'anthropologue qui doit donner largement la parole à ceux qui perpétuent cette tradition. Le simple emploi du mot *tradition* ne saurait suffire.

- Personnellement, je ne me suis jamais rendu aux arènes afin d'y perpétuer une tradition, mais par *aficion*. Cette *l'aficion* qui m'a permis de me sentir chez moi à Barrancos, où la tradition taurine est différente de celle de Nîmes. Par un langage au-delà des mots, l'*aficion* est l'expression sensible, émotionnelle de cette passion des taureaux, elle réunit les hommes dans une culture commune transfrontalière. Le sentiment partagé au-delà des codes et langues différentes. L'*aficion* permet de se sentir chez soi partout où il y a des taureaux.

A Barrancos, on aime les taureaux et on le dit, a voix haute, sans hurler. Sur des t-shirts on a imprimé « *Je suis de Barrancos, je suis aficionado* ». Cette appartenance barranquenha, exprimée avec fierté, ne s'oppose à personne. La défense de leur tradition taurine est une simple réponse aux attaques des abolitionnistes. On partage volontiers cette passion des taureaux avec qui veut l'entendre, la comprendre. Surtout, la résistance face à la dictature de Salazar et la protection de leur culture taurine ne fut jamais pour les barranquenhos l'occasion d'une dérive ethnocentriste, indépendantiste...

Barrancos est l'anti-Barcelone.

Barrancos nous propose une photographie éclatante de ce qu'est *l'aficion a los toros*. La catalogne en offre le négatif terne. Indirectement, ces deux « histoires » s'éclairent l'une par l'autre, par contraste, en de nombreuses oppositions et correspondances. Notons simplement

l'attitude parfaitement opposée du Parlement Portugais en 2002 et celle du Parlement Catalan en 2010. A la tempête médiatique provoquée par la pression idéologique de la SPA et de certains députés, le parlement Portugais répond en 2002 par un texte de loi qui protège l'exception culturelle barranquenha. En Catalogne, en votant l'interdiction de la corrida, le parlement crée lui-même la polémique médiatique afin d'affirmer son aspiration indépendantiste. Ces deux attitudes se répondent en image, comme dans un miroir inversé.

Barrancos est un « *univers-île* ».

Barrancos est unique au monde. Son histoire, sa situation géographique, sa population mixte, en font un village atypique, parfaitement anachronique. La corrida qui y est pratiquée exprime non seulement ce que sont les barranquenhos mais tout autant, le sens profond de la corrida. Elle est le gardien d'une certaine idée de la tauromachie, son essence, l'aspect universel qu'elle revêt, là du moins où l'on court les taureaux.

La fête de Nossa Senhora da Conceição nous renvoie aux origines des courses de taureaux dans la péninsule ibérique. Elle préserve le caractère populaire des jeux d'origine, cette proximité avec l'animal sauvage que l'on tue sur la place centrale du village et qu'on consomme les jours suivants. C'est autour de ce taureau brave que s'unissent les hommes. Cette communion cristallise les histoires et sentiments humains dans leur complexité, donne à ce rituel de mort tout son sens.

L'histoire de Barrancos dit le caractère transgressif de la corrida dans notre monde moderne. L'acharnement des Barranquenhos à préserver leur fête en dépit des oppositions historiques (Dictature, les anti-corridas) montre son importance symbolique fondamentale. Courir le taureau n'est pas anodin, ce n'est pas un jeu futile, une simple distraction dépourvue de sens. Cette activité, dans notre société, questionne notre perception humaine sur fond de vie et de mort, notre relation dominante à l'animal...

L'histoire de Barrancos et sa fête des taureaux démontrent l'efficacité apparemment paradoxale d'un modèle trop souvent traité d'utopique. En défendant sa tradition taurine de manière « pacifique », ouverte, les barranquenhos, contre toute attente, sont « passés », contre la rationalité économique ou politique.

L'étude du « Cas Barrancos », me semble être un bon « support » de réflexion pour les aficionados. Il remet en cause, selon moi, l'argumentation traditionaliste : la préservation d'un patrimoine culturel, linguistique, taurin... n'implique pas nécessairement renfermement ni exclusion.

Aux amoureux de la corrida, comme à ceux qui l'ignorent ou la critiquent, Barrancos propose une histoire où la tolérance le dispute à l'intelligence et à l'émotion. A travers cette histoire, c'est le sens profond de l'*aficion* que l'on découvre. La réunion des hommes autour de cette seule présence du taureau brave et de son sacrifice est le fondement de la corrida : l'amour des taureaux et des hommes. Les histoires humaines, les souffrances, les joies, les amis retrouvés, la transmission familiale, la fête déraisonnable, les interrogations individuelles sur la vie et la mort, les amours, les oppressions, les souvenirs, les attentes, les espoirs et les peines... se disent autour des taureaux au cours des quatre jours de la fête de Nossa Senhora da Conceição.